initiatives

Stéphanie Chaussereau, psychogénéalogiste

Pour désamorcer les conflits de successions dans les familles viticoles

La psychogénéalogiste Stéphanie Chaussereau intervient pour désamorcer les conflits de successions dans les familles. L'analyse de la mémoire généalogique familiale permet d'identifier l'origine des problèmes enfouis dans l'inconscient et débloquer le dialogue familial.



Arnaud Immélé introduisait une conférence de Stéphanie Chaussereau sur la psychogénéalogie, lors de la Foire aux vins d'Alsace. © DL

« De père en fils. » Derrière cet affichage sur le nom des domaines vignerons se dissimule le poids des générations. Lourd s'il en est, il pèse sur l'héritier, celui qui doit porter la mémoire collective de la famille. « C'est très souvent que dans les familles viticoles, il y a le père. À la retraite, mais il sait tout, décrit Stéphanie Chaussereau. Souvent, il a la main sur les finances et sur les décisions ».

L'héritier, poursuit-elle « est le gardien de l'identité de ses prédécesseurs et des valeurs. C'est une source de pression constante. » Car « pour chaque décision stratégique, il va devoir prouver sa valeur au père et aux autres héritiers. Et parfois même aux collaborateurs, salariés fidèles, œnologue et banquier. C'est comme s'il était en permanence en test de légitimité ». En plus, en tant que gardien des lieux, il travaille sur le domaine « qui est le socle identitaire, mais aussi théâtre d'événements marquants de son histoire, positifs et négatifs ». Un lieu qui est habité émotionnellement.

Le rôle de la psychogénéalogie est d'aider à se libérer de cette pression, explique Stéphanie Chaussereau. « Car, bien malgré vous, vous êtes influencés dans vos choix, vos émotions, vos relations. On se croit libre mais on ne l'est pas tant que ça finalement. » Car l'emprise du poids des générations participe de mécanismes inconscients difficiles à porter, « des secrets de famille ou des non-dits ».

Transmissions invisibles ?

« Commencer un travail de psychogénéalogie, c'est faire un travail d'enquête familiale où tout est signifiant, surtout les vides », souligne-t-elle. C'est-à-dire « l'inconscient familial, là où se nichent les non-dits, les mémoires, les déloyautés invisibles, les schémas répétitifs et surtout l'impensé généalogique ». « Tout ce qu'on ne sait pas mais qu'on a besoin de savoir », résume-t-elle.

Pourquoi les secrets de famille, ce qui ne se dit pas, se transmettraient-ils aux générations suivantes en s'exprimant sous des formes problématiques ? « On grandit avec ces secrets, on ne les connaît pas mais ils induisent des comportements. Il s'agit de l'impensé généalogique. » Pour illustrer cette « transmission transgénérationnelle inconsciente », Stéphanie Chaussereau prend l'exemple vrai de cet enfant né en Allemagne d'un père prisonnier, « fruit d'une histoire d'amour » mais non reconnu parce que la situation est indicible. De retour en France, le père retrouve les siens, se marie et a un fils. « Le problème est que cet enfant lui rappelle celui qu'il a aimé et laissé en Allemagne. À la génération suivante, la situation implose. Le fils refuse l'héritage. Et à la troisième génération se posent des questions d'homosexualité qui peuvent être le résultat de secrets de filiations », explique Stéphanie Chaussereau.

Enquête familiale

En psychogénéalogie, poursuit-elle, « on travaille sur un génosociogramme, où on note les dates de naissance, de décès, de conception, de fausse couche, d'avortements - importants concernant la place dans la fratrie -, mais également les suicides, les déménagements, les pertes de bien, les spoliations, les faillites, les incestes ou mariages incestueux. On vérifie des actes notariés. Ce qui permet d'établir les liens, les correspondances, les répétitions, les blocages. »

Alors il faut désamorcer ce terrible enchaînement qui, de génération en génération, se traduit par des suicides, passages à l'acte, accidents, maladies somatiques, etc. Et de façon moins grave, souvent des blocages de succession. « La meilleure façon de s'en sortir, dans certains cas, c'est la thérapie », mais la psychogénéalogie peut aussi aider. « Ce qui n'est pas verbalisé se traduit en maux sur les générations suivantes. »

Débloquer le dialogue familial

Le travail va consister à « explorer l'histoire familiale afin de mettre en lumière les transmissions invisibles qui influencent les choix ». Puis, « se libérer, libérer ses descendants, identifier les fragilités mais surtout les forces et les ressources de la lignée. Et enfin porter son histoire et l'écrire ». Dans un cas de succession viticole d'un grand domaine alsacien en situation conflictuelle, raconte la consultante, la psychogénéalogie a mis en lumière les « histoires » des anciennes générations et permis de débloquer le dialogue familial.

D. Lefebvre

Trois questions à Stéphanie Chaussereau

Quel est votre cursus ?

Stéphanie Chaussereau : « Je suis fille de vigneron de Cognac, psychogénéalogiste de formation, installée en Alsace depuis 12 ans, et diplômée universitaire en psychopathologie et complexes psychotraumatiques. Je suis consultante dans les problèmes de transmission. J'accompagne les familles, les entreprises ou les offices notariaux. »

Quel est le rôle d'un psychogénéalogiste ?

Le psychogénéalogiste « peut aider à comprendre cette charge émotionnelle héritée de la généalogie, pour l'accepter et s'en défaire ». La pyschogénéalogie n'est pas un jugement exploratoire sur la famille et les anciens. Le but c'est d'identifier les forces et les ressources de ses ancêtres. Elle permet de comprendre les répétitions, les blocages, et identifier avec quels ancêtres nous sommes reliés. Car il y a une part d'inconscient dans l'héritage intergénérationnel. En situation de conflit familial, rejeter sa famille n'est pas une solution. Car le clan familial c'est notre sécurité.

Mais pourquoi ces déloyautés et ces drames se répéteraient-ils presque à l'identique de génération en génération ?

Lors de la première génération, on ne parle pas des affaires parce qu'elles sont honteuses. La deuxième génération n'en parle pas non plus par respect ou par tabou. Et pour la troisième génération, les petits-enfants, alors cela devient de l'impensé. Il y a plusieurs pistes : en épigénétique, on sait que le trauma s'imprime jusque dans les générations successives. Et il y a les neurones miroirs impliquées dans l'apprentissage des enfants de moins de trois ans. Ces cellules du cerveau s'activent à chaque fois qu'on observe quelqu'un reproduire une action d'une autre personne. C'est aussi pour cela que le géno-sociogramme étudie particulièrement la période des 36 mois entourant la naissance. Ce qui se passe au moment de conception est essentiel, parce que tout enfant est fantasmé. Il est l'objet de projections des parents et grands-parents.